

CHAPITRE VIII

J'étais triste. Ma sœur était à Paris, je passais mon temps avec elle sans penser à faire la putain. Puis je retournai à Saint-Lazare où j'ai retrouvé des copines et j'ai repiqué dans le truc. Avant de chercher ma carte je suis allée voir un docteur que je connaissais. Pour deux cents francs, il nous arrangeait bien la chatte, le docteur de Saint-Lazare n'y voyait que du bleu. Comme cela j'étais sûre que mon prélèvement serait bon et que je monterais pas à l'infirmerie du dépôt. Trois jours après j'avais une carte avec une fausse adresse.

Alors j'ai travaillé à la Madeleine où il y avait beaucoup d'Américains. Je n'avais pas trop de chance dans ce coin car deux jours après je me fais piquer à la sortie de l'hôtel. Je montre ma carte aux poulets, ils ne me la rendent pas et m'embarquent au poste de l'Opéra. Le commissaire m'engueule mais je ne réponds rien car j'avais toujours du chagrin à cause de la petite et de ma sœur qui était malade.

J'ai bien fait de ne pas répondre, il ne faut jamais chercher à faire le malin avec ces enculés de poulets, sinon au lieu de tirer trois jours on se tape un mois et on a un mauvais rapport en plus.

Ils m'ont mise dans une cellule avec plusieurs femmes, cinq ou six (on pisse, on chie dans la cellule même). Il y avait pas de chasse d'eau. Ça puait tellement que rien que par l'odeur on pouvait crever.

Vers le matin on nous embarque dans un grand car. J'avais donné cinquante francs à un flic pour qu'il téléphone à mas sœur que j'étais emballée, que je rentrerais le lendemain et qu'elle ne se fasse pas du mauvais sang pour moi. Le car fait le tour de tous les postes de Paris et, comme il prenait des hommes aussi, on les dépose en passant à la préfecture. Là on nous met nous

autres femmes, dans le panier à salade, on est enfermées dans des casiers pas plus grands que ça... Moi et quelques autres on a la chance de rester dans le couloir avec les flics. Une bonne femme s'est mise à branler un flic en rigolant. Je crois qu'il se faisait sucer aussi. Le couloir était trop noir pour que l'on puisse voir ce qui se passait au juste. On finit par arriver à Saint-Lazare. On passe à la fouille, on nous enlève clés, glace, limes à ongles et pinces à épiler Tout cela est gardé dans une grande enveloppe que l'on retrouve après à la sortie. Dans le dortoir on prend une couverture chacune et la bonne sœur nous dit de nous coucher. Il est défendu de se parler et de fumer, mais je t'en fous, on parle et on fume quand la surveillante tourne le dos. D'ailleurs c'est les bonnes sœurs qui nous les vendaient, les cigarettes, 180 et 200 francs le paquet. Elles n'y perdaient pas, c'étaient des cigarettes piquées dans les colis des femmes du dépôt. La nuit est vite passée, on se raconte des petites histoires et comme bien entendu il y a beaucoup de gouines, on entend des petits gémissements tout le temps.

La bonne sœur sort de son petit cagibi en verre pour nous engueuler, mais les femmes se dégonflent pas et lui disent des vacheries. Il y en a qu'on envoie au cachot.

À sept heures on se lève, on fait la prière ; il y en a qui rouspètent, mais toutes la font quand même. On replie les couvertures et on les remet en place. Après le café, un vrai jus de chaussette, ou la soupe pour celles qui ne peuvent pas se payer le café, on descend en bas. Dans les cabinets, il y a juste deux bidets à pieds pour toutes les femmes et rien pour s'essuyer. La toilette finie, on nous embarque dans la cour et là, ça gueule ferme, on se croirait aux Halles. On retrouve des copines, les gouines font leur choix. J'en vois une bien mignonne et je me dis : *Si on a de la chance, on sortira ensemble, sinon on se sucera dans le dortoir en cachette de la cornette...*

Pour ne pas changer, les vieilles tordues cherchent des doublardes. Je connaissais tout cela et je ne me mêle pas de leurs trafics. Quand une me demande :

- Ton Julot sait que tu es là-dedans ?

- Oui, je réponds.

Comme ça il n'y a pas d'histoire.

Quant à la môme que j'ai choisie, je me dis : *Attendons la visite, elle me plaît bien, mais je ne veux pas attraper la vérole.*

Il y en a qui croient qu'elles sortiront de suite parce qu'elles ont fait un pompier à un flic dans le car, comme si c'était aux flics de décider. Celles qui s'en vantent, on les traite de salopes pour avoir fait des fantaisies à l'œil à ces peaux de vaches qui nous traitent comme de vraies voleuses.

Ce jour là, il y avait six femmes arrêtées dans une maison de rendez-vous clandestins. Elles avaient été données par une qui en voulait à la taulière. Toutes les six très belles et très bien nippées. Elles faisaient bande à part et ne voulaient pas se mêler à nous autres. On les traitait de tous les noms. Une qui voulait répondre, on lui a tapé dessus. En allant à la visite du docteur, elle avait l'œil poché et la robe déchirée. Au bureau de la chef, il n'y a pas moyen de faire la malle car les poulets nous gardent bien. La chef lit notre dossier et si cela plaît à cette demoiselle, on est relaxée, sinon visite au contrôle et tout recommence, chose qui m'est arrivée plus d'une fois. Cette fois-ci, mon prélèvement était bon et deux jours après je retourne à la gare Saint-Lazare. Fini la Madeleine, car j'avais dans l'idée que ma gueule ne plaisait pas aux poulets dans ce coin là. Rue Tronchet, les copines m'aimaient bien et pour que je ne sois pas emballée comme la dernière fois, on me présente aux deux poulets du quartier : Lapipe, et un autre qu'on appelle Bébé Rose. Je leur demande quand je dois faire ma nuit de police. Comme il faut la faire une fois par semaine, il vaut mieux le savoir d'avance ; on se prépare à fumer, à bouffer, on prend une serviette et on s'habille pour ne pas avoir froid. Mon jour était le mardi et chaque mardi je donnais cent francs plus un paquet de cigarettes à Lapipe ou à Bébé Rose pour qu'il m'embarque confortablement. On se donnait rendez-vous sur un banc près de la gare. Quand le chef était dans le quartier, nos deux poulets nous disaient de faire attention.

Je travaillais très bien avec les Américains, mais parfois je piquais des crises de nerfs, car ils étaient tellement pouvrots qu'ils étaient vraiment emmerdants à faire. En plus, il fallait bien surveiller son sac avec ces salauds. C'est triste à dire, mais je regrettais mes Fritz qui étaient bien plus gentils avec les femmes. J'étais pas seule à le penser ; toutes les femmes pensaient comme moi, seulement elles ne le disaient pas toujours. Les Américains nous taquinaient, ils disaient : « Les *Fratilein* baisent mieux que toi, et pour moins cher... » Je m'en foutais de ce qu'ils pouvaient dire et souvent j'avais envie de leur répondre que les Fridolins baisaient mieux qu'eux, peaux de cons, et surtout payaient mieux.





